

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 37

Artikel: Fantaisies parisiennes : feu de paille
Autor: Bohren, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'ont adé oquie à bordenâ,
Que ne sont bin què iô sont pas
Et que font tant, que dè l'hotô
Passont soveint à l'hépeteau.

C.-C. D.

Fantaisies parisiennes.

FEU DE PAILLE.

Il était grand ; elle était petite. — Il était maigre ; elle était potelée. — Il était laid ; elle était gentille.

Ils s'épousèrent et coulèrent ensemble une période de jours heureux... Mais tout passe en ce monde, sauf le café dans les mauvais filtres. Un jour vint, où, grâce au caractère désagréable de sa moitié, il résolu de s'en séparer à tout prix, et de lui montrer la porte.

Jamais on ne vit, n'est-ce pas, une femme à qui l'on indique l'huis de sortie en profiter.

— Tu me chasses, dit-elle, je reste.

Et dès lors toutes les facultés de notre jeune époux se concentrèrent sur ce seul but : l'abandonner.

Il songea d'abord à la famine. Trois jours durant il la laissa sans avoir le moindre morceau de pain à se mettre sous les canines. Elle maigrit, mais résista.

— Fichtre, exclama-t-il, le Dr Tanner a résisté 40 jours ; si elle est de ce calibre là, ce sera long. Trouvons quelque chose de plus expéditif.

Il essaya des scènes. A toute heure de la journée et de la nuit, il y eut des pleurs et des grincements de dents. Mais aussitôt après elle demandait grâce, en pleurant, d'avoir pleuré. Ces choses là désarmeraient un tigre. Aussi, à chaque supplication, était-il désarmé.

— Je ne t'aime plus, dit-il un jour.

— Ça m'est égal, répondit-elle, j'aime pour deux.

— Va-t'en voir tes parents que tu adores.

— Moins que toi, mon loup ; je te le jure, je t'aime mieux que ma grand-mère.

Un loup ne peut rien contre une femme qui l'aime mieux que sa grand-mère.

Il tenta de la fuite. Mais partout, avec la sagacité du serpent, la patience du Huron et la vélocité du chasseur d'isards, elle savait retrouver sa trace. Prenait-il le tramway, elle le suivait en voiture. S'élançait-il sur un omnibus, deux minutes après, elle allait le rejoindre sur la plate-forme.

Il simula un voyage. Elle n'en fut pas dupe ; après un jour de recherches, elle tombait à la table d'un café où il ne l'avait jamais conduite, et :

— Garçon ! un autre bock pour moi !

Il fit un voyage à Lausanne. Elle l'apprit et partit par le train suivant.

Il sirotait tranquillement l'absinthe de la liberté à la Brasserie Gloor, et, satisfait de la lettre par laquelle il venait de lui faire ses adieux, il appelait :

— Garçon, portez cette lettre à la poste pour Paris.

— C'est inutile, dit-elle en entrant, la lettre arrivera plus vite à destination en restant ici.

— Allons, dit-il, usons du remède suprême ! Et il se jeta à l'eau.

Elle nageait comme un poisson : elle le retira.

Bah ! fit-il, après tout, elle a bon cœur, cette pauvre femme ; et son désagréable caractère me rend le service signalé, d'éloigner de moi un tas d'amis. Gardons-la.

— Va, lui dit-il, ma poupoule, tu as gagné ta cause. Puisque tu le veux absolument, reste tant que tu voudras.

— Avec un vilain type comme toi ! s'écria-t-elle, jamais de la vie !

Et elle s'en alla.

Léon Bohren.

PARIS, 3 septembre 1881.

VOYAGE PATRIOTIQUE DE M. MALINET

2.

PAR M. J. BESANÇON.

Alors M. Malinet eut une de ces inspirations heureuses et diplomatiques, qui sont l'apanage des hommes supérieurs. Il se souvint d'avoir jadis fredonné certaine chanson légère commençant par ces deux mots : Petit Léon, etc. Mais là encore une difficulté l'arrêtait. Chanter en chemin de fer ! Un personnage grave, un fonctionnaire ne chante jamais en chemin de fer.

Après mûre réflexion il décida que fredonner n'était pas chanter. Qui ne fredonne pas en ce monde ? Et doucement il se mit à l'œuvre. Ce fut d'abord un bourdonnement sans consistance ; peu à peu les sons devinrent plus distincts et enfin les mots, nettement prononcés, arrivèrent aux lèvres du conseiller.

La casquette du dormeur se souleva, montrant une face joviale et une bouche épanouie par un vaste éclat de rire.

— Ah ! par exemple, Monsieur, dit-il à M. Malinet avec bonhomie, vous pouvez vous vanter d'avoir réveillé en moi de joyeux souvenirs ! Cette chanson qui est bien de mon pays, bien française, on me la répétait sans cesse il y a quelques vingt ans. Car je m'appelle Léon, Monsieur.

Le conseiller n'eût pas l'air surpris. L'étranger continua :

— Les aimables, les excellents amis ! Quelles bonnes parties nous avons faites ensemble ! Mais alors c'était encore la jeunesse, l'âge de l'insouciance. Aujourd'hui les inquiétudes sont venues ; elles ont répandu de la neige sur mes cheveux. Qui me rendra les heures passées avec mes compagnons d'étude ? Merci, Monsieur ; sans le savoir, vous m'avez procuré un instant de bonheur.

Cette poésie déplaisait à M. le conseiller, qui répondit d'une voix grave :

Il n'y a pas de quoi, c'est aussi une réminiscence de ma jeunesse. Mais aujourd'hui les choses ont bien changé en France.

— On s'y amuse encore.

— Trop, Monsieur, je le crains, s'il faut ajouter foi à ce que racontent les gazettes ; la position est critique, fort critique.